



De temps en temps, les rayons blafards d'un projecteur
illuminaient la contrée. (Page 212.)

— Eh bien ? demanda-t-il.

— C'est bien cette fille de Bruxelles dont je vous ai parlé ; elle se nomme Flore. Soyez sur vos gardes. Dès le premier moment elle s'est mise avec les Boches, déjà du temps qu'ils envahissaient la Belgique, et elle se fit leur complice en pillant et volant avec eux.

— Eh bien, alors vous ne devez pas avoir peur d'elle en ce moment, dit l'aubergiste en riant. Elle est déjà à moitié ivre et elle commanda justement un autre cognac. J'y ai mélangé quelque chose dont elle dormira d'un sommeil de plomb, d'ici un quart d'heure. Nous avons un peu de tout ici, car nous connaissons les coutumes de cette racaille. Ce n'est pas de nous que l'on pourra dire que nous n'avons pas fait notre devoir pour la Patrie. Ah, ce que nous avons déjà fait passer de lettres ! Des milliers ! Et plus il en vient, mieux ça vaut !

Gabrielle referma son manteau et attacha un bandeau sur ses cheveux. La neige avait cessé, mais le vent glacial soufflait, chassant la brume devant lui ; l'air était humide. Une obscurité opaque enveloppait toutes les choses.

Durant tout ce temps, les Français et les quelques Belges étaient restés couchés, immobiles, dans le fossé, serrés les uns contre les autres, grelottant de froid. Que l'attente leur parut longue ! La plupart d'entre eux avaient connu bien de misères, avaient vu la mort de près et ne s'étaient sauvés de ses griffes que quasi-miraculeusement. Ils savaient que la terre libre, qui donnait aussi accès à leur Patrie, au retour chez les parents, la femme, la douce fiancée, était là, là-bas, à quelques cents mètres sans doute. Quelques pas ! Enfin donc, ils en étaient là. Et ils attendaient le retour de Gabrielle, vaguement inquiets de son absence. Quand à l'un d'eux l'idée vint qu'ils pouvaient encore échouer dans leur tentative, échouer à la dernière minute, il sentit son sang se glacer d'épouvante à l'idée du dur esclavage en pays ennemi.

Ils n'échangèrent aucune parole, par prudence, car ils entendaient eux-mêmes de temps en temps le lourd jargon des Teutons. Ils ne doutaient pas que des espions veillaient à la frontière de ce pays, près de l'artère qui n'était autre que le chemin de la liberté.

Où donc restait Mlle Legrand, cette vaillante et courageuse femme ? Quand elle était là, ils ne connaissaient pas le découragement.

D'aucuns avaient ri d'abord quand on leur proposa de se rendre en Hollande sous la conduite d'une femme, mais ceux-là mêmes

étaient ceux qui désiraient le plus ardemment son retour, et leur dédain s'était vite changé en admiration.

Jamais aucun d'eux n'avait rencontré une femme pareille : sérieuse, distinguée, inspirant le respect et la déférence, énergique, aimable, bref réunissant toutes les qualités, toutes les vertus, doublées de toute la grâce de la femme.

Où donc restait-elle ? Ils eurent des idées inquiétantes. Mademoiselle Legrand pouvait être tombée dans un guet-apens. C'était possible après tout, ici où l'ennemi avait tissé les fils de l'espionnage dans tous les sens, sachant que les efforts de leurs ennemis se centralisaient tous vers cette partie de la Belgique. Aussi les Boches y envoyaient leurs meilleurs policiers, sachant le terrain riche en gibier.

Le froid leur immobilisa les membres, qui étaient transis, et leurs vêtements leur collaient au corps. Si au moins on pouvait se bouger, faire les cent pas, mais devoir rester ainsi, immobiles, c'était une torture.

Tout à coup, tous restèrent haletants; quelqu'un s'était approché et se penchait sur l'un d'entre eux. Qui était-ce ? Ami ou ennemi ?

— Mademoiselle Legrand, murmurèrent-ils quand ils l'eurent reconnue, et dans tous les cœurs la paix et la bienfaisante quiétude descendirent.

Elle était donc revenue ! Comme un ange protecteur qui étend ses ailes sur le berceau d'un enfant qui sommeille, Gabrielle se pencha sur ses protégés, leur disant :

— Mes amis, écoutez : Ici cela ne réussirait pas; pire que cela, ici nous sommes signalés et l'on nous recherche ! Encore un peu d'énergie et une marche de deux heures, puis nous serons en Hollande !

Elle ne leur raconta pas tout : la découverte qu'elle venait de faire, les ordres aux postes-frontière. Elle jugea inutile d'éveiller une anxiété superflue et sans raison.

Les pauvres garçons furent d'abord légèrement déçus, mais bientôt après un nouvel espoir les anima. La voix de Gabrielle leur rendit la force d'âme nécessaire et ils se levèrent, tout roidis par le contact avec cette terre gelée, faisant des efforts pour se remettre à la marche.

Gabrielle leur parla encore :

— Maintenant, nous continuons, dit-elle; nous avons un bon guide et les Boches ne nous découvriront pas. Seulement, il ne faut ni parler, et ce qui est plus grave, n'est-ce pas, ni fumer ! Silence

complet et marcher les uns derrière les autres, en file indienne. Le chemin est difficile, car le sol est marécageux, et il n'y a pas de boulevard dans ces parages ! Mais aussi, nous serons bientôt assis auprès d'un bon feu, en Hollande, en pays libre et en hommes libres ! Donc encore un bon mouvement et le Boche sera roulé, au plus grand bonheur de nous tous !

La perspective de rouler les Allemands n'était sans doute pas faite pour leur déplaire.

Le guide s'adressa à Gaby et lui fit dire aux hommes :

— En cas d'alarme, du moins si nous tombons sur des Boches, fuyez si vous pouvez, mais n'oubliez pas que la Hollande est à gauche, à quelques centaines de mètres.

Ils quittèrent la route, traversèrent un petit pont et arrivèrent dans un champ. Le chemin devint de plus en plus difficile, le sol de plus en plus marécageux et le pied s'enlisait parfois jusqu'à la cheville. On n'avancait qu'à pas lents.

Subitement, on entendit un coup de fusil, puis un autre, puis finalement une véritable fusillade se déchaîna.

Toute la bande s'effraya et se demandait avec anxiété à quoi il fallait attribuer cette furieuse fusillade. Était-ce un signal de découverte, ou d'une chasse, ou encore d'alarme ?

Mais le guide, qui marchait en tête, rassura immédiatement Gabrielle, qui marchait derrière lui, disant :

— C'est une stratégie des Boches. Ils tirent et racontent après à leurs officiers qu'ils ont vu une ombre se glisser dans la nuit. C'est donc uniquement pour faire semblant qu'ils font bien attention, car les ordres sont très sévères.

Gabrielle communiqua à son tour cette nouvelle rassurante aux autres, puis on se remit en route. Parfois on se trouvait devant des fossés, trop larges pour être enjambés. Alors le guide, faisant un détour, leur fit contourner l'obstacle. En avant, toujours en avant, malgré la nuit noire, la brume, la neige qui couvrait le sol et rendait la marche encore plus difficile, dans ce pays de vieux lacs, ruisseaux et fossés, de trous et de marécages.

On entendait les chiens aboyer à leur approche, et leurs cris étaient lugubres en cet instant, sur ce sombre pays, avec tous ces dangers ; mais on évita tous les villages ou bourgades, et même, si la chose était possible, les fermes, car partout on pouvait se trouver inopinément devant l'ennemi ou la trahison.

De temps en temps, les rayons blafards d'un projecteur illuminaient

naient la contrée; c'étaient les appareils près de la frontière dont l'occupant se servait pour espionner aussi loin qu'il pouvait et monter plus efficacement la garde. Quand cette éblouissante clarté s'approcha d'eux, en un clin d'œil tous se laissèrent tomber à plat ventre dans la boue, dans la neige, et se tinrent immobiles.

Ah, quel voyage, quelle entreprise pour conquérir la liberté ! Faut-il que son attrait soit grand pour que l'on fasse tous ces sacrifices pour l'obtenir ou que la botte allemande soit lourde !

Au loin, vers l'Ouest, on entendit la voix sourde du canon qui tonnait, tonnait, tonnait toujours, depuis que nos « jass » défendaient âprement le dernier lopin de terre, de notre terre belge, au prix de leur vie, versant tant de sang généreux pour la défense de notre liberté.

Gabrielle se sentit toute émue. Son désir, maintenant, était exaucé; elle travaillait pour la Patrie, elle se donnait tout entière, heureuse de courir un danger réel, un danger qui était là, devant elle, pouvant survenir à chaque instant, redoutable. Elle combattait le Teuton exécré qui avait violé notre territoire et tué tant et tant de femmes, d'enfants, de vieillards, l'auteur de tant de crimes.

Le tableau de Farciennes lui revînt devant les yeux, les massacres auxquels elle avait assisté, horrifiée. Elle revit toutes les atrocités commises, la sinistre découverte de cette main d'enfant coupée, la femme jetée dans la Sambre, Maubeuge et le supplice du Révérend Chanoine-Prémontré J. Wouters, curé de Pont-Brûlé.

Gabrielle était heureuse; elle eut presque crié de joie, de cette joie de revanche contre ce militarisme prussien qui voulut dominer le monde, l'asservir. Elle participait au grand combat de ceux qui défendaient notre juste cause contre une horde de lâches agresseurs.

Gabrielle était fière au point que, livrée tout entière à ses réflexions, elle oublia la fatigue de l'expédition et ne sentait pas le froid glacial du vent tranchant. Son énergie était décuplée et elle s'imposait à l'admiration de ses douze protégés qu'elle menait à bon port, vers la liberté.

A ceux-ci, cependant, le voyage paraissait long et dur et ils n'étaient soutenus que par l'espoir de se retrouver bientôt au milieu des leurs. Si au moins on avait pu causer, ou fumer, ils auraient mieux supporté l'épreuve. Mais être obligés de patauger dans cette fange marécageuse glacée, muets, sans distraction d'aucune sorte ! La route leur semblait bien longue. Pauvres diables ! Ils supportaient

vaillamment cette épreuve et marchaient toujours, machinalement, quand tout à coup le guide s'arrêta.

— Nous approchons, dit-il.

Ces deux mots ranimèrent le courage des hommes.

— Nous nous sommes éloignés de la frontière, dit-il, mais maintenant, nous allons vers le Nord. Ici nous pouvons parler un moment, il n'y a pas de danger.

— A combien de temps évaluez-vous que nous sommes encore de la frontière ? demanda Gabrielle.

— A environ vingt minutes, si tout va bien. Seulement, le plus difficile est encore à faire : nous devons passer devant les postes allemands.

— Evidemment !

— Mais ils ne seront pas si nombreux ici qu'à Philippine.

— Et pourquoi ?

— Parce que là ils étaient prévenus et qu'ils redoublent de surveillance.

— Tant mieux alors !

— Allons, partons.

— Mais où arrivons-nous maintenant, je veux dire quelle est la première commune hollandaise ?

— Sas van Gent.

— Ah, je la connais, dit Gabrielle, qui, pendant ses quelques jours de repos forcé à Bruxelles, avait soigneusement étudié la carte avant d'entreprendre le voyage.

— Sas van Gent, reprit-elle, cela est donc près du canal de Terneuzen ?

— Justement, vis-à-vis de Selzate.

— Et à Terneuzen, il y a un bateau pour Flessingue, n'est-ce pas ?

— Oui, si au moins vous étiez déjà au Sas ! Enfin, il y a une bonne route ici ; je vais vous l'indiquer.

— Pourquoi ! Est-ce que vous ne venez pas avec nous ?

— Si, si, mais il est préférable que vous soyez tous renseignés d'avance.

— Ah, certainement....

— Nous arriverons à un boyau, qui commence en Belgique et finit sur le territoire hollandais, passant exactement sous la frontière. Les Allemands ne le connaissent pas ; du moins, ils ne le connais-

saient pas encore hier. Mais nous devons tenir compte de toutes les éventualités.

— Il faudra voir.

— Oui. Ce boyau donc passe en dessous de la route qui longe la frontière et sur laquelle les Allemands montent la garde. Vous rampez donc sous leurs pieds.

— Voilà qui est amusant ! Espérons qu'ils ne le connaissent toujours pas.

— Une fois sorti du boyau, vous n'avez plus rien à craindre. Vous verrez alors des maisons et elles sont toutes hollandaises. Frappez seulement à une porte quelconque, vous serez toujours bien reçus. Ces gens sont habitués à ce genre de visites.

— Quelle heure serait-il ?

— Attendez, je vais voir.

— Attention à la lumière.

— Oui, oui....

L'homme fit flamber une allumette sous sa veste et regarda sur sa montre.

— Il est près de neuf heures. Nous avons mis deux heures et demie, mais la route était difficile. Ah, encore quelque chose, j'allais l'oublier. Nous devons suivre en file indienne et, pour que les Allemands ne nous voyent pas, nous entrons dans un fossé bien avant d'arriver au boyau, mais nous pataugerons dans l'eau jusqu'aux genoux !

— Au front, on en a parfois jusqu'au cou.

— Et il faut marcher courbé, ne pas dire un mot et faire aussi peu de bruit que possible. Voulez-vous bien faire comprendre cela à vos hommes ?

Gabrielle le répéta encore une fois et y ajouta encore un mot d'encouragement.

— Allons, nous sommes prêts, dit-elle alors en s'adressant de nouveau au guide.

— Donc tout est bien compris ? Une seule imprudence et nous échouons, cela ne fait aucun doute. Les Allemands ne tirent pas à blanc et, au-dessus du marché, ils tirent souvent avant d'avoir crié « Halt ! ».

— Soyez tranquille, tout se passera comme vous nous l'avez dit. Nous savons que nous risquons la vie, ... cela suffit. Allons, partons-nous ?

— En avant alors !... Cela réussira bien.

Le guide devait connaître la contrée sur le bout des doigts, car bientôt on arriva au fossé dont il avait parlé.

— Voyez-vous ces lumières, là-bas? demanda-t-il à Gabrielle.

— Oui....

— C'est Sas van Gent.

Ces petites lumières semblaient à la pauvre caravane des étoiles d'une terre promise, la terre de la liberté.

On descendit dans le fossé. L'eau était glacée et coupait la respiration aux malheureux. Mais après quelques instants les membres s'y firent et ils avancèrent malgré tout. Il fallait bien marcher de l'avant. Ils voulaient vaincre à tout prix.

Les lumières entrevues dans le lointain leur promettaient la fin de leurs maux, la récompense de leur effort.

Ils avancèrent avec prudence, le corps penché en avant, afin de se soustraire à la vue de ceux qui pourraient se trouver sur les berges.

— Prenez garde, souffla le guide; nous sommes près des Allemands.

— Je les entends causer....

— Prévenez les autres....

— Attention, les Boches sont là! dit à son tour Gabrielle.

— Attention, les Boches sont là! répéta chacun à son tour à celui qui le suivait.

Ils écoutèrent de toute leur attention, tous les nerfs tendus vers un seul bruit, celui des voix des Boches causant entre eux.... Ils retinrent leur haleine, le cœur battant à grands coups.

Maintenant ou jamais!

On avançait tout doucement, afin d'éviter le moindre bruit dans l'eau. Rien ne pouvait attirer l'attention.

Le guide s'arrêta par moments quand le bruit des voix était trop rapproché. A un moment donné, ils entendirent même un bout de conversation.

— Brrr, quel froid, Ludwig!

— Une nuit glaciale! Heureusement qu'on n'est pas de service!

— Il va neiger, certainement!

— Dans mon lit, je n'en sentirai rien! Je serai vite sous les draps!

Des rires, puis plus rien que le bruit de pas s'éloignant.

En avant! Et de nouveau la petite troupe avança avec mille précautions.

Ils atteignirent ainsi la zone située entre la ligne des sentinelles et les cantonnements.

Encore quelques instants ! Réussiraient-ils ?

Par moments, Gabrielle se sentit chanceler. Elle crut un instant qu'elle allait tomber. L'eau froide lui raidit les membres, lui coupait la respiration, lui fit mal au cœur.

Elle sentit qu'elle ne tiendrait plus longtemps. Allait-elle succomber si près du but ? Ne serait-elle plus l'âme de l'expédition, mais un être encombrant pour les autres ? Non, jamais.

Elle se roidit contre sa propre faiblesse, rassemblant toute son énergie.

— Psst, fit le guide.

Il se pencha en arrière et souffla à Gabrielle :

— Nous sommes près de la ligne. Encore une centaine de mètres et nous entrons dans le boyau souterrain. Allez, bonne chance, ... ce n'est plus que cent mètres. Je reste ici. Si le boyau devrait être fermé, revenez alors.... Je resterai quelque temps ici pour vous attendre.... Allez, continuez seulement, ... encore cent mètres....

— Oh, je vous remercie.

— Ssst, ne parlez plus ! Bon voyage.... Silence.... Les entendez-vous ? Si les voix se rapprochent trop, arrêtez-vous et attendez.

Il se pressa contre la berge et laissa Gabrielle devancer.

La jeune fille sentit immédiatement toute sa responsabilité. C'était à elle maintenant de montrer la route, à elle de conduire les autres en Hollande.

Elle souffrait beaucoup. Oh, si elle succombait, si elle s'évanouissait subitement ! La tête lui tourna....

— Dieu, secourez-moi. Sainte-Marie, ayez pitié de moi !

Elle pria, non des lèvres, mais du fond du cœur.

Réunissant toutes ses forces, elle avançait. Qu'était-ce bruit ? Oh, une voix....

Une sentinelle se trouvait toute proche de la berge. On l'entendit parler à un camarade. Cela durerait-il longtemps ? Oh, quel froid !

La sentinelle se promenait en long et en large, car on entendit distinctement la voix s'éloigner, puis revenir. Puis on l'entendit s'éloigner sur la route, car on put percevoir le bruit de ses bottes.

— C'est le moment, se dit Gabrielle. Avançons !

Et elle se remit à avancer. Ce n'était plus cent mètres ; peut-être encore cinquante....

Une nouvelle fois, elle envoya une fervente prière vers Dieu.

— Oh, mon Dieu, donnez-moi la force de persévérer jusqu'au bout. Sainte-Marie, mère de Dieu, protégez-moi!...

Elle vit une tache noire.... Qu'était-ce? Elle ne le savait pas et continuait à avancer. Elle sentit qu'elle heurta du pied un objet tranchant et qu'elle était blessée. Ce n'est rien.... Puis elle entendit quelque chose au-dessus d'elle....

Oh, grand Dieu, elle devait être dans le boyau! Cette tache noire avait été l'entrée.... Encore quelques pas.... Ciel! ce boyau paraissait interminable! Devant elle, une lumière brillait.

— Nous y sommes, murmura-t-elle.

Elle aurait voulu le crier, crier à tue-tête.

Mais non, pas encore, pas encore.... Si ce n'était pas vrai! Le boyau se mua tout à coup en fossé, comme à l'entrée, et conduisit plus loin. Cependant, voilà des maisons, comme le guide l'avait décrit, et il y brillait de la lumière, et partout aux alentours il y en avait. Tout était éclairé!

Non, elle ne pouvait pas se tromper, elle était en Hollande, dans le pays de la liberté.

Elle se retourna et murmura :

— Hollande.... Ssst, silence encore, ne parlez pas!

Elle escalada la berge et tomba haletante sur le sol. Oh, elle sentit qu'elle allait succomber, ses forces étaient épuisées.

De fortes mains soulevèrent la jeune fille, la hissèrent hors de la boue.

Gabrielle revint à elle.... Encore quelques instants et elle sentirait la bonne chaleur réconfortante et le repos, le doux repos....

La longue file était alignée maintenant sur la route. Par une porte vitrée ils virent de la lumière éclairant le chemin. Frapper là? Y entrer? Pourquoi pas? Ils étaient en Hollande.

Un des soldats français soutenait Gabrielle par le bras. Elle vit encore une chambre... un feu tout rouge... puis tout s'embrouilla dans sa tête.

La syncope fut de courte durée.

— Pauvre enfant! Comment est-ce possible qu'elle ait pu traverser le boyau! disait la patronne d'une voix où perçait la pitié. C'est à mourir, par un temps pareil!

— Mais nous sommes quand même en Hollande! murmura Gabrielle.

On l'avait installée dans une grande chaise, près du feu, et tout

autour d'elle se trouvaient tous ses protégés, couverts, comme elle, de vase de pied en cap.

Mais cette boue était le signe du courage et de l'endurance, d'énergie et de volonté !

— Oui, vous êtes en Hollande, dit la femme, et vous n'avez plus rien à craindre.

— Les Boches n'ont rien à dire ici, ajouta l'aubergiste. Nous en avons déjà vu tant qui sont venus par ce boyau ! (1)

— Venez avec moi, dit la patronne, vous êtes toute mouillée et vous gagnerez une maladie à rester ainsi.

— Donnez à tous ces hommes ce dont ils ont besoin, répondit Gabrielle. Je payerai tout. Je suis bien pourvue d'argent, car je tiens la caisse de toute la troupe.

— C'est très bien, dit l'aubergiste. D'où venez-vous ?

Gabrielle n'hésita pas, et malgré sa fatigue, elle répondit :

— De Gand. Nous nous sommes rencontrés dans une auberge où beaucoup de personnes, qui veulent se rendre en Hollande, se rencontrent.

— Oui, il y a de ces endroits.

— Et nous avons rencontré un monsieur charitable qui me donna une certaine somme pour payer les dépenses de notre troupe. Donnez donc à chacun ce qu'il lui faut, je payerai toutes les dépenses.

— Oh, on arrangera cela plus tard. Et vous vous rendez en France, sans doute ?

— Je vais rejoindre mon mari. Nous étions à peine mariés lorsque la guerre éclata.

— Quelle misère.... Et votre mari a dû rejoindre l'armée ?

— Oui, deux semaines après notre mariage....

La femme ne le comprit qu'à moitié, car elle ne connaissait que quelques mots de français. Son mari lui traduisit alors ce que Gabrielle venait de lui dire, et la pitié de la brave femme fut encore plus grande quand elle eut entendu ce triste récit.

— Quels drôles de temps ! s'écria-t-elle. On devrait pendre le Kaiser devant son palais ! Cela l'apprendrait à mettre le monde sens-dessus, sens-dessous.

— Quant à ces hommes-là, les uns doivent aller en France, les autres restent en Hollande ; je ne le sais pas exactement, ajouta Gabrielle, pensant toujours à sa mission.

(1) Le boyau en question fut découvert peu après par les Allemands et fermé par des fils barbelés.

Il y avait des malins parmi eux qui, comprenant les intentions de leur conductrice, eurent tôt fait de fabriquer un récit inventé de toutes pièces, à propos de membres de famille habitant Rotterdam, et d'un frère interné dans le champ de Harderwijk, dont les parents voulurent avoir des nouvelles.

— Venez, dit la patronne, nous avons assez bavardé pendant que cette pauvre petite resta là, grelottante. Les hommes peuvent se sécher ici, près du feu.

Et s'adressant à son mari, elle ajouta :

— Prépare des grogs au rhum, Antoine, des grogs bien chauds. Moi j'amènerai la petite à la cuisine.... Pauvre petite ! C'est encore presque une enfant. Ce que les hommes se font du mal en ces temps-ci !

Dans la cuisine, un autre feu flambait gaiement dans la cheminée et cette bonne chaleur pénétrante en fit pour la malheureuse un véritable palais.

La patronne chargea le feu de quelques bonnes pelletées de charbon, puis elle alla chercher des vêtements de rechange qu'elle obligea Gabrielle à mettre pour que l'on puisse nettoyer et sécher les siens. Quand elle fut habillée, la brave femme vint lui apporter un bon grog, tout fumant, et comme elle ne voulut pas manger, la patronne, qui avait pitié d'elle, la fourra dans un lit, sous une quantité innombrable de couvertures de laine. Gabrielle sentit le bien-être la pénétrer.

En Hollande ! Cette idée d'être en pays libre ne la quittait pas. Mais pour elle, cette liberté ne serait pas permanente. Elle devait accomplir sa tâche jusqu'au bout et conduire la petite troupe de ses protégés jusqu'à Flessingue ; puis, elle rentrerait en Belgique, en pays occupé.

Gabrielle remercia Dieu pour la bonne réussite de son voyage. Dans sa tête, toutes les pensées se confondaient. Elle revit Flore, l'aubergiste de Bouchaute, François,... puis elle se rappela le boyau... et s'endormit tranquillement.

Quand elle se réveilla, elle était toute étonnée de se voir couchée dans ce lit inconnu, avec ce monceau formidable de couvertures sur elle. Après quelques instants, la mémoire lui revint et elle se rappela qu'elle avait mené à bonne fin la partie la plus difficile du voyage, mais qu'elle devait accompagner ses compagnons jusqu'à Flessingue.

Déjà elle entendit du bruit au dehors, et bien qu'elle fut encore un peu fatiguée, elle se leva. Il faisait déjà clair comme en plein jour. Elle ressentit de la fatigue dans tous les membres, son dos était tout

courbaturé. Oh, ce voyage à travers l'eau ! Elle dut s'asseoir, car sa tête lui donna le vertige. Avec son énergie habituelle, elle se rappela son devoir et se dit qu'à la rigueur, elle pourrait prendre quelques jours de repos après avoir conduit les hommes à Flessingue.

Elle se réhabilla donc et descendit.

— Déjà debout ? s'étonna l'aubergiste, qui était occupé à allumer le feu dans la salle de l'auberge. Les autres dorment encore.

— Oh, les paresseux !

— Après un tel voyage !...

— Mais il doit déjà être tard ?...

— Huit heures.... Vous êtes une femme vaillante.

— Allons donc,... il n'y a pas que les hommes qui ont du courage !

— Oh, non, ça c'est bien vrai ! Mais à propos, ne parlez jamais de ce boyau, n'est-ce pas ?

— Evidemment !

— Et les autres ?

— Eux non plus ! Soyez tranquille, nous ne trahirons pas la route qui nous mena à la liberté.

— Cela ne durera plus longtemps avant que les Boches la découvriront eux-mêmes, mais tant qu'ils l'ignorent, les réfugiés pourront s'en servir.

A ce moment, la patronne parut à son tour.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous êtes déjà levée !

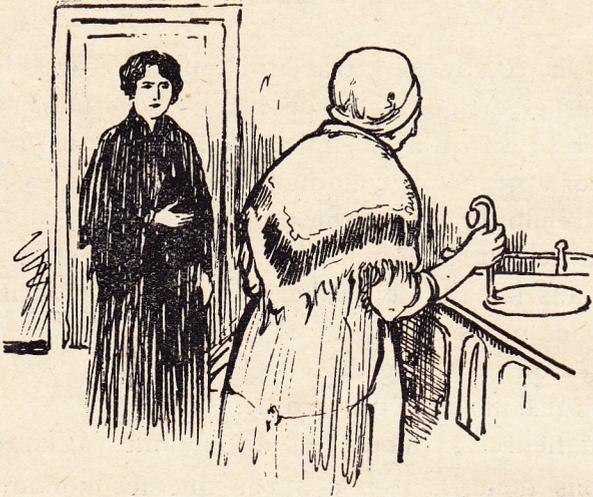
Et se tournant vers son mari, elle dit en hollandais :

— Dis-lui donc qu'elle doit se recoucher, tout de suite. Vois ses yeux, comme son regard est faible !

L'homme répéta l'exhortation de sa femme, mais Gabrielle lui répondit en riant :

— Ce sont justement ceux qui restent dans leur lit qui deviennent malade. Il ne faut jamais s'abandonner à la maladie et réagir tant qu'on le peut, sinon la proie serait facile. Mes vêtements seront bien séchés maintenant, je vais aller changer.

Pendant que Gabrielle reprit ses vêtements, dans la cuisine, et les débarrassa de toute la boue qui y collait encore, toute la compagnie descendit et entra dans la salle de l'auberge. Bien qu'ils avaient dû se contenter d'une petite place, les uns dans un lit, les autres sur un matelas, d'autres encore sur de la paille, mais tous bien pourvus de couvertures, ils avaient tous une mine réjouie. Depuis longtemps, ils ne s'étaient plus sentis si gais, si joyeux en se levant, et quand



Gabrielle rentra à son tour dans la salle, ils la reçurent avec effusion.

Ils déjeunèrent tous ensemble. Gabrielle s'informa sur le reste du voyage et apprit qu'il y avait un train pour Terneuzen à midi et minutes; cela dépendait du temps que prenait la visite, à Selzate, car le train venait de Gand et les Boches visitaient scrupuleusement les quelques voyageurs qu'ils laissaient sortir de leur geôle. La plupart du temps, ils allaient jusqu'à les fouiller sur tout le corps.

Gabrielle paya la note de toute la compagnie et remercia chaleureusement pour l'aimable accueil et l'amitié que les braves gens leur avaient témoignés.

Le temps était glacial et la neige que l'on avait attendue la veille menaçait de tomber à chaque instant.

— Je crois que je ferai bien de me couvrir soigneusement la tête, dit Gabrielle. Il fait bien froid et, après nos exploits d'hier, je pense que je dois être prudente.

— Oh, oui, soignez-vous bien, dit la patronne, qui ne comprenait pas la véritable raison de ses précautions.

Gabrielle savait qu'elle était très proche des postes allemands et elle comprenait qu'ils auraient certainement des agents ici surveillant étroitement les allées et venues des voyageurs entre la Belgique occupée et la Hollande, et Gabrielle craignait d'être photographiée, puisqu'elle devait retourner en Belgique.

On lui avait signalé le cas d'un Bruxellois, qui avait reçu un passeport l'autorisant à se rendre en Hollande pour une affaire très urgente.

Les Allemands lui avaient formellement défendu de se rendre en Angleterre et exigèrent une forte caution.

Une fois en Hollande, notre Bruxellois ne put résister à l'envie

de traverser la Mer du Nord et il se rendit à Londres, car de ces temps les services de passage fonctionnaient encore régulièrement.

De retour à Bruxelles, on lui demanda à la Kommandantur :

— Vous êtes allé en Angleterre ?

— Moi ? Mais aucunement ! Je n'ai pas été en Angleterre, assura l'homme de l'air le plus innocent du monde.

— Vous êtes allé en Angleterre, lui dit-on alors.

— Mais vraiment....

Et on lui soumit une photo, ... la sienne, prise à bord de la malle Flessingue-Douvres.

Comment nier, en présence de tels faits ? Non seulement on lui confisqua sa caution, mais en outre il avait perdu toute chance de faire un nouveau voyage, et fut étroitement surveillé durant tout le reste de l'occupation.

Connaissant l'anecdote, Gabrielle prit donc des précautions pour qu'on ne puisse la photographier et s'empressa de mettre à profit cette connaissance très utile pour tous ceux qui se livraient à l'espionnage.

Oui, Gabrielle connaissait toute la hardiesse des agents ennemis et elle se cuirassait contre toute tentation d'approche.

Elle prit les devants, laissant derrière elle la petite troupe, qui s'était divisée en deux groupes, pour ne pas éveiller l'attention des espions.

A la gare, ils se retrouvèrent, mais firent semblant de ne pas se connaître.

Un monsieur, qui attendait dans la salle des pas perdus, s'adressa à Lucien, — le premier Français que Gabrielle avait rencontré à Farciennes, — et lui demanda :

— Est-ce que vous venez de Belgique ?

— Non, répondit celui-ci.

— Si, dit l'autre. Pourquoi vous méfiez-vous de moi ? Je suis aussi un Belge.

— C'est bien possible, monsieur, mais je ne vous demande pas quelles sont vos affaires ; laissez-moi donc tranquille.

Était-ce un espion ? Rien ne l'affirmait. C'était peut-être un brave compatriote qui aurait aimé de recevoir des nouvelles du pays occupé. Mais qu'y pouvait-il ? Le silence était la consigne et en bon soldat Lucien la respectait.

Ce fut encore Lucien qui, étant originaire de Cassel — le lecteur s'en souvient sans doute — et parlant donc un peu de flamand,

se chargea de prendre les billets au guichet. Comme convenu, Gabrielle se tenait toujours à l'écart.

Le train entra en gare et chacun s'empressa de s'installer dans les voitures. Gabrielle prit à dessein un autre compartiment que les hommes. Elle s'y trouva en présence de compatriotes, toutes femmes avec des enfants, que les Boches avaient laissées partir. Elles s'amusaient entre elles sur la façon dont elles avaient mystifié les Allemands à Selzaete, où, malgré la sévère visite de corps, elles étaient parvenues à faire passer toutes sortes d'objets qu'il était défendu d'emporter. Elles retiraient des lettres et des photos, qu'elles avaient cousues entre la doublure et l'étoffe de leurs vêtements, et les exhibaient triomphalement, en riant aux éclats.

— Et dire que ces Boches nous ont visitées si minutieusement, dit l'une d'elles.

— Mais soyez donc prudente, intervint Gabrielle.

— Et pourquoi? Ne sommes-nous pas en Hollande?

— Oui, mais les espions vous surveillent de tous côtés!

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire? On ne nous verra plus en Belgique, tant que durera la guerre.

— C'est très vrai; ils ne peuvent plus rien vous faire, mais, sans que vous vous en rendez compte, vous pouvez compromettre d'autres personnes qui sont restées en Belgique et qui vous ont chargées de ces lettres....

— C'est bien vrai, reconnurent-elles.

— Sans compter que, si ces personnes-là ne seraient pas inquiétées, vous pouvez encore, toujours inconsciemment, procurer des ennuis aux personnes qui, après vous, emploieraient le même stratagème.

— Oh, oui, nous serons plus prudentes à l'avenir, convinrent-elles loyalement.

Gabrielle apprit que ces femmes venaient rejoindre leur maris, internés en Hollande.

Le train arriva bientôt à Terneuzen, et Gabrielle se tenait toujours à l'écart, se contentant de ne pas perdre des yeux le petit groupe de ses protégés, qui suivaient tous ses mouvements et continuèrent ainsi de se laisser conduire par elle, même à distance. Il est inutile de dire que tout cela se passait le plus discrètement du monde et qu'une personne non prévenue n'aurait jamais soupçonné quels rapports il y avait entre cette jeune fille et le groupe d'hommes, discutant entre eux.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS